

l'essoufflement de l'ange

Yves Robert



LA CRUAUTÉ SERAIT QUE TU RESTES

Ange : Nos actes semblent inutiles... Nos actes sont inutiles... Nos actes demeurent inutiles.

Angèle : Le temps, un tambour sur la peau des nuages... Petit rythme, grand rythme. J'ai de l'encre sur la main, sur la paume.

Ange : L'utilité... Une aigrette au-dessus des roseaux... Pour faire l'amour, je serais une femme, seulement une femme.

Angèle : La mémoire des choses est notre fonction, à part nous, personne ne se souvient de rien. C'est l'utilité des fonctionnaires. Peut-être qu'avec un chiffon ? Qu'est-ce que tu disais ?

Ange : Faire l'amour, c'est recueillir la part inconnue de l'autre.

Angèle : La mémoire, c'est la vie qui se nourrit du passé, la tenue du Grand Bordereau... Tu disais ?

Ange : Une aigrette... Aimer, c'est se nourrir l'un et l'autre d'un même appétit.

Angèle : La mémoire transforme ce qui fut avenir. Quand personne ne se souvient, le futur disparaît. Je n'aime pas avoir les mains sales. Tu disais ?

Ange : Les humains s'accouplent, ont de ces caresses, de ces étreintes, paraissent brisés, privés de souffle, mais la vie se niche au plus profond des entrailles.

Angèle : Tu n'écoutes pas.

Ange : Parle pour toi, tu n'entends jamais.

Angèle : Pour nous supporter, nous sommes obligé à l'amour et la patience.

Ange : Pour nous soutenir... Tu n'écoutes jamais, je n'écoute pas, faut dire, nous avons le temps, toute l'éternité. Si tu prenais un crayon ?

Angèle : Les anges ne connaissent pas le mélange des chairs, leur amour est éternel parce que leur amour n'a rien à voir avec les chairs. Un crayon, c'est une solution.

Ange : Est-ce de l'amour ?

Angèle : De la patience, parfois de l'écoute.

Ange : Tu as les attentions d'un fonctionnaire à son guichet. L'aigrette, tambour du temps... L'intention sans l'usage des corps est un amour imparfait.

Angèle : Trop de questions, toujours trop de questions... C'est ton défaut. Les humains sont un troupeau que le temps charrie, un troupeau avec si peu de révolte. Voudrais-tu partager le destin de ces corps indécis ?

Angé : L'essentiel, c'est le temps s'installant entre les questions et les réponses. Je te connais d'avant l'éternité, je te connais sans te connaître, je te connais comme une peau sans rides, comme un silence ou une voix perdue entre les astres. Je te connais comme le compagnon d'un interminable périple. Je te connais d'une nudité insipide, identique à la mienne, identique dans nos caresses sans chaleur, sans désir, sans cette brève mort arrachant le soupir animal du plaisir. Nous sommes l'amour et la patience, malgré nos peaux gelées. Sans jouissance, sans griffures, sans le chairs éreintées. Si le vide se mesurait... À ce jalon, que sommes-nous ?

Angèle : Tu exagères.

Angé : Seule la mort donne une importance, (mais) nous sommes des fonctionnaires immortels. Pas d'autres devoirs que de regarder, d'annoter les désastres et de consoler par la grâce à de nos présences invisibles... Regarde, le malheur des hommes, un gouffre... Et nous ?

On se prétend sans malheur... Parfois perdre l'une de nos plumes au matin, une inadvertance, comme un fonctionnaire désœuvré plie et déplie les trombones en attendant un impossible inattendu. Nous sommes la fragilité des consolations ignorées. Est-ce utile, une telle faiblesse ?

Angèle : Toujours des questions.

Angé : Toujours la nécessité du temps entre les questions et les réponses, c'est indissociable. Toi, tu regardes, tu constates, tu classes. Un esprit de gratte-papier.

Angèle : Un reproche ?

Angé : Une différence, sinon nous serions identiques à en crever.

Angèle : Tu inventes cette différence pour te rendre singulier.

Angé : J'invente cette différence pour t'aimer plus profondément, j'invente cette différence pour tromper la monotonie, te rendre intéressant, te rendre désirable.

Angèle : Les anges ne s'accouplent pas.

Angé : Le souffle manque. Je deviens insignifiant, même toi, tu t'interroges sur l'utilité de nos actions. Le souffle manque, un essoufflement comme une nausée, comme si les poumons dysfonctionnaient. Une poitrine sans battement. À trop regarder les humains, je me surprends à les haïr. Avant, c'était différent.

Angèle : Tu préfères les animaux, les fleurs. Une curieuse attirance pour les poissons et les crabes.

Angé : Leur insouciance est déroutante. J'ai fait un voyage, voir les choses autrement.

Angèle : C'était pour ça ?

Le jour où tu m'as laissé devant la tâche, le jour où l'homme s'arrosoit d'essence, un jerrycan rouge, je me suis retourné. Tu avais disparu, j'étais seul. J'ai pensé, je te le reprocherai. Il a craqué une allumette.

Ange : Tu ne m'écoutes pas, j'ai fait un voyage.

Angèle : Il brûlait. Personne n'intervenait, son esprit se fripait comme se tord un vieux papier dans la cendre. Je ne pouvais rien. Tu avais disparut. La douleur insoutenable de son calvaire s'étolait, pas assez rapidement. Je reste là, esseulé, les ailes ballantes, impuissant. À quoi servent les anges qui ne peuvent rien ?

Ange : L'utilité est dans l'inutilité.

Angèle : Ce n'est pas cohérent.

Ange : J'ai fait un voyage.

Angèle : Tu ne m'écoutes jamais. Ce n'était jamais arrivé, que tu me laisses seul.

Ange : Il y avait une histoire....

Angèle : Jamais.

Ange : qui se racontait comme un secret, j'ai pensé, une légende de plus. L'homme se consumait, on n'y pouvait rien. Pourquoi être deux devant ce spectacle ?

L'impuissance est un souffle qui ne veut pas revenir, une brûlure que rien n'empêche, alors j'ai pensé qu'une légende serait le soulagement. Je ne voulais pas déranger, te distraire, j'espérais que tu enlacerais l'âme du malheureux entre tes mains bénies, qu'une brise disperserait la poussière de ce qu'il était. Sa douleur s'éparpillant jusqu'au fond des âges, se perdant dans un oubli sans fin. J'espérais que l'atrocité de sa mort se diluerait par la grâce de ton sourire fugace. La conscience de l'absence d'avenir et d'effroi. L'éternité bénie des morts. Parce que tu lâcherais un sourire.

Angèle : Je te voulais à côté de moi.

Ange : Tu espère trop de mon aide. Tout ce que tu fais, tu le réalises mieux que moi. Tu as le don d'être un ange, moi, j'ai la crainte d'être un imposteur. Parfois, je redoute de ne plus savoir voler, un ange cloué au sol, ça serait comique, non ?

Angèle : Tu m'intrigues.

Ange : Une légende, c'est un monde à elle toute seule. Te souviens-tu du détroit de La Sonde, de ses fosses abyssales ?

Angèle : Tout est noté dans le Grand Bordereau. La dernière fois, pour surveiller la grande bataille navale, les navires en flammes, les coques se brisant et s'enfonçant dans l'azur des profondeurs... Tu disais ?

Ange : Les âmes se disloquent comme la brise se perd entre les branchages, la musique égarée du vent.

Angèle : Jamais entendu cette musique. Tu inventes ?

Ange : J'y suis retourné, j'espérais voir resurgir un souvenir, j'ai nagé entre les épaves, la journée était claire, on apercevait tout ce qui se trouvait dans les profondeurs. Si j'avais la connaissance de ce que signifie les sentiments, je dirais, j'étais heureux.

Angèle : Nous avons des sentiments.

Ange : Tu te trompes. Nous ne connaissons pas l'éphémère, nos ressentis sont rationnels, mais factices. Ça devrait être imprévisible, un vol de papillon. Nos peurs et nos bonheurs sont des faux-semblants. Je te l'ai dit, pour savoir vraiment, il faudrait mourir, être dans la gravité de l'éphémère.

Angèle : Raconte la légende.

Ange : Les araignées, les premières ont remarqué. Quelque chose se passait. Des témoins se présentaient, mais ne trouvaient plus les mots. Inexorablement, ils perdaient la parole et semblaient satisfaits avec l'oubli. Ils demeuraient tranquilles à attendre que le temps s'échappe.

Angèle : Si personne ne racontait rien, que sais-tu de cette légende ?

Ange : Dans les mots perdus se cachent les indices, des traces qui indiquent qu'il faut regarder là où il n'y a rien. Avec la durée et l'attention, le vide devient une réponse. La somme des réponses forme la légende.

Angèle : Tu as changé.

Ange : Ça t'effraye ?

Angèle : Les anges ont peur maintenant ?

Ange : Bientôt, les anges ne seront plus des anges.

Angèle : Nous subirons la mort ?

Ange : Nous n'aurons pas cette chance, les fonctionnaires sont éternels.

Angèle : Reviens à ton voyage.

Ange : Les araignées ont transcrit le récit sur les toiles. Les moustiques et les crabes ont lu et l'ont raconté aux singes. Dans les arbres, ceux-ci ont ricané, lancés, des noix de coco sur les passants, mais les humains ne veulent rien entendre. Science et technique renient la magie du naturel. Partout, les enfants jouent avec des rubans sans fin, des rubans enroulés à l'intérieur de petites boîtes lumineuses, hallucinés, ils dévident les fils et cessent de croire aux rêves. Maintenant, les enfants naissent vieux et sans passé, tu l'as remarqué autant que moi. Tu l'as dit, il n'y a pas d'avenir sans passé.

Angèle : Ton voyage... Tu te perds.

Angé : Être vieux à la naissance, c'est affronter l'illumination de la fin, la proximité de la fin, mais avec l'innocence de l'enfance. Mourir devient un jeu sans gravité. Les illuminés s'apprêtent à disparaître sans rien risquer... Parce qu'ils jouent à disparaître. C'est ce que raconte les rubans enroulés dans les petites boîtes lumineuses.

Angèle : Ton voyage, la légende ?

Angé : Ça parlait d'un grand mérou aux yeux d'opaline. Un poisson merveilleux nageant dans les eaux turquoise, apparaissant entre ces reflets de lumière qui s'étoilent au fond des profondeurs. L'éclat argenté des choses qui n'existent pas... Pourtant, sont là. Parfois, ce qui n'existe pas est plus présent que ce qui existe.

Angèle : Tu parles de nous ?

Angé : Nos existences sont ordonnées et millimétrées, là est la faiblesse. Je veux dire, les légendes sont plus fortes que les administrations, elles transpercent les époques avec la force de l'irréel. Le Grand Bordereau ne se terminera jamais, la poussière a envahi les pages des éternités précédentes. C'est une relique remplie de lucioles. Personne ne consulte ce grimoire, c'est une tromperie de papier.

Angèle : Je ne comprends pas.

Angé : Je veux dire, tant que nous resterons des anges, nous serons simples régisseurs à tenir les livres du cadastre, des actions et de la comptabilité.

Angèle : Tu souhaites être différente ?

Angé : L'enjeu est le moyen d'échapper à ce destin.

Angèle : Quel enjeu ?

Angé : Dans les profondeurs, entre les rais de la lumière, nage un grand mérou aux yeux d'opaline....

Angèle : Et ?

Angé : Je ne sais plus rien sur ce qui fut. Je sais qu'une légende est colportée par les araignées et les moustiques, je sais que le réel de cette histoire est un vol de libellule, un filet de brume. Il s'écarte difficilement, un de ces rideaux de scène entremêlés. J'ai de la peine à trouver l'ouverture. Derrière, j'imagine la foule, la lumière, je ne sais pas où se cache le passage, je m'impatiente.

Angèle : Tu parles avec des ratées, des recommencements.

Angé : Nous parlions de... Si tu racontais l'homme au jerrycan rouge.

Angèle : Il a brûlé rapidement. À partir d'une certaine température, les chairs deviennent un carburant.

Angé : Son âme ?

Angèle : Tu es le seul à croire que les hommes ont une âme.

Ange : Quand ils meurent, elles se dissolvent, pouf. Plus rien. Juste une musique entre les branchages, une mélodie qui s'éloigne, presque le bruit des vagues.

Angèle : Jamais rien entendu de tel... Une de tes inventions ? Continue.

Ange : Il était question d'un grand mérou aux yeux d'opaline. Un poisson merveilleux nageant dans les eaux turquoise.

Angèle : Continue.

Ange : Un grand mérou aux yeux d'opaline... Après je ne sais plus.

Angèle : Tu oublies ou tu caches ?

Ange : Pour dissimuler vraiment, il faut connaître ce qui est dévoilé.

Angèle : Et ?

Ange : Je ne sais plus. Peut-être que les plus belles légendes sont celles qui ne proposent pas d'explications ?

Angèle : Toutes les murailles recèlent une faille. Tu n'es plus le même. Entre tes mots, des silences qui durent.

Ange : Pour que tu t'habitues.

Angèle : Me faire attendre. C'est ridicule, faire attendre quelqu'un qui a l'éternité devant soi, tu n'y penses pas ?

Ange : Le problème n'est pas l'éternité, mais le vide, ce silence entre les mots.

Angèle : Explique.

Ange : Toujours nous avons regardé et comparé avec ce qui devançait. Toutes les nébuleuses naissaient différentes des précédentes. Aucun amas stellaire ne se ressemble. L'orbite des lunes et des planètes toujours se modifie. Les ellipses s'aplatissent jusqu'à devenir l'effondrement d'un trou noir. Les plus gros avalent les plus petits jusqu'à la digestion de toutes les matières, alors se produit la grande indigestion, ce moment où tout ce qui a été ingurgité est rejeté d'un coup. Le Big Bang. Une nouvelle expansion de la lumière issue de l'expiration des astres. Notre univers est une respiration continue parsemée de hoquets, mais qui ne sera plus rien si personne ne la nomme.

Angèle : Nous sommes là pour ça, notre travail de fonctionnaire, le Grand Bordereau, tenir archive afin que tout soit nommé.

Ange : Tu continueras sans moi, promets-le.

Angèle : Nous le ferons ensemble, tant qu'il restera des pages.

Ange : Il reste des pages pour l'éternité. Ici commence la malédiction du grand mérou. Tu ne veux pas entendre, pas comprendre, pas accepter. L'immortalité t'a rendu pointilleux, tu ne supportes pas ce qui émarge.

Angèle : Cette rudesse... Je suis un fonctionnaire qui comptait, compte et comptera les jours et les astres jusqu'à la « non-fin des temps ». Mon travail ne sera jamais terminé. J'ai la modestie des jours recommencés, de l'alignement des choses, des actions annoté dans le Grand Bordereau, de la correction des ratures, de la tenue du registre des renouvellements. Tout ce qui a été une fois sous mes yeux est inscrit pour toujours dans le déroulement du temps. Je suis plus rigoureux que toi, je ne me baigne pas avec les poissons aux yeux d'opaline, je ne suis pas à la recherche de ce qui n'existe pas. Je suis un ange sérieux qui accomplit sa tâche. Tu as le droit de me considérer comme pointilleux.

Ange : Borné, serait plus juste.

Angèle : Tu n'as jamais parlé avec cette voix. Cette voix. Le malheur passager des hommes trouble ton esprit, tu leur accordes trop d'importance. Combien de mondes avons-nous observé naître et mourir ?

Ange : Ici, c'est différents. Des êtres avec l'incompréhension de la mort, arrêtés par une vitre infranchissable, cherchant à distinguer ce qui trouve derrière, au-delà des reflets. Ils espèrent une fêlure. Une fêlure, ça n'a l'air de rien. C'est une petite brisure qui transperce l'argent du miroir, donne l'illusion qu'un jour tout se brisera et qu'ils découvriront ce qui se dissimule derrière la mort.

Angèle : Cette espérance les rend retors... Des esprits perdus, capables de violer, tuer, mentir.

Ange : Capables de prier, chanter, jouir, écrire.

Angèle : De massacrer, de détruire leur terre plus rapidement que l'inévitable transformation du soleil en supernova ravageuse. De la bêtise et de la duplicité, j'ai couvert des pages et des pages avec l'encre noire et sombre de leurs méfaits.

Ange : Et si l'horreur était nécessaire à la grandeur ?

Angèle : Ton histoire de poisson... Je m'impatiente.

Ange : Tu as dit que tu avais le temps.

Angèle : C'est juste.

Ange : Je vais être honnête, ça veut dire moins joueur. Moi, je ne l'ai plus. Je perds mes mots et ce n'est pas une métaphore. Les interstices de la légende disaient vrai, je perds mes mots. Le grand mérou opalin est une malédiction contenant une bénédiction nommée l'éphémère. Rassure-toi, je ne vais pas mourir, ça sera tout comme.

Angèle : Ce n'est pas rassurant.

Ange : Il ne faut jamais croiser le regard du grand mérou, c'est un glouton qui avale tout ce qui est logé dans l'esprit du voyeur, le mâche, le digère et ne le régurgite jamais. On ne sait pas ce qu'il

est, s'il nage seulement dans les eaux du détroit de la Sonde ou est capable de s'égarer au-delà du sidéral. Tu ne dis rien ?

Angèle : Sidéral ?

Ange : Si loin, si proche de sidération... L'influence néfaste des astres.

Angèle : Tu te perds.

Ange : Le grand mérou est tombé du ciel sous la forme d'un poisson. Poussière d'étoiles comme la vengeance de toutes choses mortelles face à notre immortalité. Une poussière tombée directement dans mon œil, qui donnera la joie de pleurer sur moi, sur toutes les vies éteintes, présentes et à venir.

Angèle : Je ne comprends pas.

Ange : Je vais perdre les phrases, tous les verbes du monde, un effritement, puis l'effondrement. Je serai privé de mots jusqu'à ne plus savoir mon nom, jusqu'à ne plus connaître ce qui m'entoure, ni les couleurs ni les formes. Mon esprit ne sera plus un esprit. Je serai incapable de nommer ce qui est, alors tout ne sera plus. Je serai le vide, tu resteras éternellement à côté de ce vide. Tu es à plaindre, même si tu prétends que nous ne ressentons pas les émotions.

Angèle : Les anges sont des fonctionnaires, exprimer un sentiment serait une négligence... Combien de temps ?

Ange : Je ne sais pas. Une fois je me tairai et il n'y aura plus rien.

Angèle : Où inscrire ce qui t'arrive dans le Grand Bordereau, à la date ou dans une catégorie ? Je ne sais pas décider.

Ange : Laisse ce mystère logistique. Une fêlure, c'est aussi un malaise que l'on ne veut pas ressentir, alors on s'interroge sur la place des choses. Une diversion. Je n'ai pas ce temps, tout est important et vain. Pour moi se profile la dernière seconde avant la mort. Je suis dans le souffle du mourant, cette aspiration désespérée, cette ultime fois où se remplissent les poumons avant de lâcher prise. Je regrette ta solitude à venir, je ne peux pas faire mieux, pas faire plus. De nous deux, c'est toi qui est le plus à plaindre.

Angèle : Je ne me plains jamais... Tu as fait exprès ?

Ange : Je ne vais pas mentir, on ne choisit pas toujours. Les évidences s'imposent, tu ne dois pas résister. La curiosité est une chose étrange. J'en étais sûr, je ne devais pas regarder dans les yeux du grand mérou. La curiosité est bizarre, je suis là depuis l'éternité, j'ai vu tant d'événements. Des galaxies se dissolvent, émerge un premier têtard des océans, tombe la première neige, danse le souffre jaune des volcans au-dessus des plaines, le premier brin d'herbe, la première feuille de l'automne, la première jouissance d'une femme et d'un homme, le premier vagissement d'un nouveau-né. Ailleurs, une pluie de pétale accompagne la

floraison des cerisiers. Dans les montagnes enneigées, il y a ces singes qui se baignent dans les sources tempérées. La figure épanouie. C'est incroyable, un peu d'eau chaude fait le bonheur de ces êtres vivants. J'aurais voulu être une femme, j'ai tout vu de l'univers, mais je ne recevrai pas l'amour et la sève d'un homme, le plaisir et la douleur, la déchirure et la vie.

Angèle : Qu'est-ce que tu racontes ?

Ange : Ça se voit, c'est inexplicable, tu retiens une sensation.

Angèle : J'ai la gorge sèche.

Ange : C'est bien. Une faille est le début de la faiblesse. Une fêlure, peut-être ?

Tu seras de moins en moins fonctionnaire. Se découvrir faible, est un progrès. Depuis une minute, tu es courbé, le corps parle plus vite que l'esprit. Tu te recueilles sur toi-même comme si tu devinais, que bientôt, tu ne seras que toi.

Angèle : Ma fonction, je suis inflexible, je resterai auprès de toi.

Ange : Tu partiras, l'éternité c'est long.

Angèle : Tu es cruel, notre amour est éternel.

Ange : Ton malheur à venir sommeille à l'ombre de mon image. La cruauté serait que tu restes.

la musique des étoiles

UN PARFUM DE MUSIQUE

Angèle : Mon ange, regarde-moi. Tu as dormi, immobile le temps que la terre fasse le tour du soleil, que l'univers s'élargisse, que les comètes jouent au chat et à la souris. Tout ça est consigné dans le Grand Bordereau, mille pages de plus. Tu dormais. Enfin, je crois. Je ne sais pas ce que c'est, dormir. Une absence passagère où tu avais les yeux grand ouverts. Sur les pupilles, rien d'anormal, on y voit les pluies de l'été et les vents de l'hiver... Tu ressemblais à ces petits singes fripés barbotant dans les sources thermales, les petits singes qui bâillent et s'ennuient. Habillés d'un costume de fanfare rouge à boutons dorés, ils semblent attendre la fin d'un numéro de cirque, attendre avant de changer le tapis de sol, Ramasser le crottin des éléphants. Es-tu déjà lassé de la parole ?

Ange : Je me souviens du langage, certains mots paraissent lointains.

Angèle : N'arrête plus de parler, tant que tu racontes, tu es là où tu es.

Ange : Tu as des précautions.

Angèle : Si tu te tais, le silence sera insurmontable.

Ange : Le silence n'est jamais le silence. C'est amusant, construire une phrase avec des mots qui voyagent si loin, presque hors de portée. C'est peindre un ciel avec des nuages, mais il y a du vent, tout s'emporte vers l'horizon. L'air devient limpide, rien pour faire obstacle, tu espères que la nuit venue, tu distingueras les galaxies au-delà de ce qui est possible. Les mots ont leur importance. Les mots forment la barrière de ce que je connais, ils cadastrent le réel, ils ordonnent ce qui est, et à travers eux, je comprends le sens de certaines choses, le sens de certaines présences. Je comprends que le silence n'est jamais le silence. Tu as maintenant les précautions d'un amant, c'est bien.

Angèle : Je ne sais pas expliquer

Ange : Tout ne s'explique pas, on appelle ça : des mystères. Notre amour est un mystère, un chaste mystère. Nous avons toujours été là, l'un pour l'autre, cela même avant que le temps existe. Bientôt, le temps n'existera que pour toi, tu attraperas la mine froncée d'un albatros aux sourcils noirs, ça te donnera une allure un peu ridicule. Une gravité. Je n'aurai plus de mots pour cette gravité. Toi tu parleras à un ange qui ne comprendra plus le sens de ce que tu racontes. Tes paroles sonneront comme une musique désordonnée, déséquilibrée. Tu seras seul avec cette gravité. Tu me supplieras de dire quelque chose, alors je parlerai, sans sens, sans fin, sans suite pour occuper l'espace. Plus un murmure qu'un accompagnement à ta musique. Mes incohérences seront rigolotes, j'alignerai des mots, mais les phrases seront une absurde mélodie. Ce que tu entendras, si le courage de l'écoute demeure, ce que tu entendras ne sera qu'un effluve de musique. Je serai une plage en bord de mer à

fabriquer le bruit des vagues. Tu seras apaisé, inquiet, précautionneux... Alors tu partiras. Rassure-toi, je ne serai pas malheureux, car j'aurai perdu le sens du mot : malheureux. Les vagues, c'est une éternité qui recommence, qui recommence, qui recommence, même si mille fois, elle meurt sur le sable en effaçant la trace des petits crabes. Mes mots seront des petits crabes qui s'enfuient de travers, je ne saurai pas les rattraper.

Angèle : Tu en dis trop sur toi.

Ange : Trop ?

Angèle : Tu ne me laisses pas respirer. Tu racontes ta maladie comme une fête d'été avec beaucoup de plaisir et d'admiration sur la lumière et la musique. En réalité, tu fais semblant de ne pas entendre le timbre aigre des clarinettes. Tu as beau le nier, elles sont mal accordées. Ma place est toute petite dans ta partition, puis, dans la douceur de tes phrases, il y a des éclats qui écorchent. Tu fais semblant de ne pas y être, mais tu es sur un bûcher. Une petite fumée s'enroule autour de tes jambes et remonte. Il n'y a pas encore de flamme. Bientôt, elles perceront. Ta gorge se remplira de gaz et d'anesthésie, tu ne sauras plus parler. Tu perdras la musique, son parfum sera dilué dans un silence inodore. J'exige une place dans ton malheur, on n'a pas le droit d'être malheureux tout seul. Tu n'as pas ce droit, tu ne peux pas l'imposer.

Ange : Tu confonds droit et destin. De l'un tu peux revendiquer, de l'autre tu ne peux que subir, pas de place à l'exigence. Celui qui meurt en sait toujours plus que celui qui vit, en ça il est plus apaisé.

Angèle : Les anges sont éternels.

Ange : Mourir, c'est une absence. Je serai absent. Tu prendras le temps de caresser les cheveux, lisser les plumes de mes ailes. Je resterai de marbre, ta tendresse sera sans réponse. Peut-être, tu feras des chatouilles en espérant un sourire ?

Ne t'emballe pas, si sourire il y a, ça sera la trace d'un réflexe, uniquement d'un réflexe. Mourir, c'est une absence, je l'ai déjà dit. Perdrais-tu aussi la mémoire ?

Angèle : Tu te moques de tout.

Ange : Le corps est immortel, mais l'esprit sera absent, alors je serai mort, faudra t'y faire.

Angèle : Parle encore, parle tant que tu peux, je ne le montre pas, mais j'aime ta musique.

Ange : Tu diras quand ça déraille ?

Angèle : Je dirai.

Ange : Après ça ira très vite. Je regretterai les humains, c'est de vrais salauds. Ils bousillent tout sur leur passage.

Angèle : Tu as raison, une planète en équilibre, des océans, un soleil qui arrose de lumière et de chaleur, une multitude d'espèces vivantes et un jardin aux différences innombrables.

Ange : Ils ne mesurent pas leur chance, pas de pires gloutons. Tu feras quoi quand ils ne seront plus là ?

Angèle : Je garderai les ruines, je me promènerai dans les vestiges en guettant la prochaine respiration de l'univers. Je serai auprès de toi, je lisserai les plumes de tes ailes afin qu'elles conservent leur brillant. J'attendrai que le soleil devenu gigantesque avale ce caillou désert, le réduise en une scorie, j'attendrai la venue d'un trou noir et l'effondrement de la matière. J'attendrai les signes de la grande percussion engendrant un nouvel univers, demeurant toujours auprès de toi, veillant à ce que rien ne dérange. Je parlerai sans fin parce que tu ne parleras plus. Je le ferai avec des maladresses de fonctionnaires, mais ça finira par faire une musique acceptable.

Ange : Faudra pas rester.

Angèle : Je ferai ce que je veux.

Ange : Tu ne m'écoutes pas. Si tu restes, tu deviendras comme la scorie restante de la terre, plus fonctionnaire que fonctionnaire, assoupi au guichet, sans la visite de personne et de la lassitude au bout du nez. Un ange, c'est fait pour parcourir l'espace, pour réconforter ceux qui disparaissent dans les confins. Il y a tellement de possibilités de vies, tu découvriras un monde où l'esprit et la parole existent, où des êtres font l'amour et se réjouissent de percevoir une présence invisible, s'amusent au matin de recueillir cette plume tombée d'on ne sait où... Parfois, il faut savoir en perdre une. Je ne sais pas si les anges solitaires existent, mais soit tu seras le premier, soit tu feras une rencontre.

Angèle : Improbable.

Ange : Dans la caracole, tout s'esbroufe, le cliquetis de l'anachorète, la danseuse bulldozer et toutes les pinces à linge tambourinant sur les soupapes, ça fait fanfare à mille-pattes.

Angèle : Quoi ?

Ange : L'anachorète et la danseuse bulldozer, c'est une fanfare mille-pattes.

Angèle : La maladie du grand mérou....

Ange : La fanfare mille-pattes, la danseuse vroum-vroum, tu es sûr ?

Angèle : commence.

Ange : Je taquine, ce n'est pas encore arrivé.

Angèle : Pas drôle.

Ange : Les anges ne savent pas rire. C'est bien un tort. Nous sommes des êtres sans tragédie. Pas d'humour sans contraste.

Espérer une fois, un trouble. Une larme tracer son chemin froid sur la joue, ressentir ce nœud au ventre, première révélation des sentiments. Pour ça, je donnerai mon éternité, toutes les éternités de l'univers.

Angèle : Que veux-tu donner ? Tu n'as rien à offrir. Nous sommes régisseurs, pas propriétaire. Des êtres sévères, rigoureux avec nous-mêmes, ça oblige.

Ange : Fonctionnaire... L'amour éternel et chaste, ce fameux amour que tu déclares, que tu prétends servir, que tu dis me devoir. C'est un mirage.

Angèle : Je suis là pour toi, un engagement.

Ange : Le règlement l'exige ?

Angèle : Toujours été comme ça.

Ange : L'amour est réel seulement si c'est un acte libre. Tu le réaliseras si tu acceptes ma mort comme un départ sans retour.

Angèle : Ton absence.

Ange : Ma mort. Je veux dire, quand ça arrivera, il ne faudra pas rester. La présence de mon corps, cette statue de marbre figée pour l'éternité, n'égalera jamais la force d'un souvenir, la puissance de la légende, l'extraordinaire de l'inexistence. Tu croiras aimer, mais ça sera une dévotion ardue, l'entretien d'une relique, la soumission à une conviction de responsabilité et de devoir. L'amour est un acte libre, tu comprendras sa profondeur quand tu abandonneras à la solitude et au vide intersidéral, la coque que je serai devenu. Ce moment-là, tu auras l'impression d'avoir commis une trahison, puis, peu à peu, comme une brume matinale envahi les aurores, s'établira le sentiment de l'amour véritable. Le sentiment le plus inutile du monde, mais le plus indispensable, le plus inconditionnel. Peut-être que ce jour arrivé, tu sauras rire ou pleurer ?

Angèle : Tu parles comme un humain.

Ange : La bénédiction de ma mort, c'est que je suis de moins en moins un ange. De plus en plus envie de baiser, de découvrir les joies, les déconvenues, les rhumatismes, la colère, l'hypocrisie, le mensonge, la haine, la peur, la convoitise, les caprices, la folie, la violence, la tendresse. Toutes ces choses dont nous percevons le principe sans en connaître la valeur.

Angèle : Explique.

Ange : Les êtres parfaits sont des monstres, les anges sont des monstruosités. Je n'ai plus le cœur à être ça. Je veux les erreurs et les fautes, je veux trembler, je veux l'imperfection, je veux tomber plus bas que terre pour essayer de me relever, et encore tomber mille fois. Je veux saigner et vomir, je veux transpirer et souffrir. Je ne veux plus être de marbre, même si le prix à payer est l'inexistence à venir.

Angèle : Ça commence.

Ange : Quoi ?

Angèle : La danseuse vroum-vroum. Tes mots ne sont déjà plus des mots, le sens se perd dans la démence. Ton esprit s'égare, tu déraisonnes.

Ange : Jamais si lucide.

Angèle : Tu deviens fou.

Ange : Tu te moques ?

Le diagnostic est facile. Tu écartes ce que tu refuses par un expédient. Cet ange est dément, et patati et patata, la danseuse bulldozer tambourinait sur les soupapes, émoustillait le collapse, dansait vroum-vroum, balançait miroir et mirait libellule, fanfare mille-pattes et cornes de brume.

Angèle : Encore un de tes tours ?

Ange : Tu deviens perspicace.

Angèle : Tu dissimules la part des malaises qui t'agitent. Tu peux tromper l'univers entier en affirmant que tu avances vers l'inéluctable, un sourire aux lèvres, mâchonnant négligemment un brin de paille. Toutes ces billevesées de danseuse vroum-vroum, pas à moi. On ne trompe pas un fonctionnaire rigoureux. Nous suivons des procédures, nous tenons le Grand Bordereau, nous signalons ce qui déborde des marges. Ne me prends jamais pour un naïf. Derrière l'artifice et les fariboles, il y a des regrets. Les immenses regrets.

Ange : Tu as raison, je veux les regrets aussi.

Angèle : Encore une pirouette.

Ange : Les pirouettes aussi.

Angèle : Incorrigible.

Ange : J'ai dit que je voulais tout, le pire et le meilleur... Écoute, un bourdonnement.

on entend un bourdonnement comme bruissent les néons

Je veux l'éphémère, ce qui donne la vraie valeur de ce que nous sommes... Ce bourdonnement, une coulée de lave dévalant la pente du volcan. Écoute... Un grondement. Bientôt, plus que ce grondement.

Angèle : Tu me fatigues, j'ai du travail. Des événements à noter dans le Grand Bordereau. Une nouvelle guerre a commencé entre les continents, l'eau manque et les terres vertes deviennent des déserts. Ici, un homme s'est immolé et ses cendres ont été dispersées par la brise. Les enfants naissent vieux et sans avenir, les femmes n'ont plus d'espoir à porter la vie. La cruauté est devenue la règle. Tant de choses. Plus de place à cette page, je

passe à la suivante. Ceux qui possèdent refusent de partager, laissent mourir les affamées dans les caniveaux. Dans les Parlements, on s'écharpe, les uns pour maintenir ce qui domine, les autres pour espérer ce qui change. Quelquefois une main se tend et relève un homme à terre, mais c'est rare. La mort envahit les rues comme une inondation dévastatrice. La tempête est élastique, s'en ira et reviendra jusqu'à l'épuisement de sa souplesse. Je n'ai pas trouvé trace des âmes, encore moins de leur musique.

le bourdonnement augmente

L'ange avec qui je suis depuis toute éternité s'est tu, pour toute éternité.

le bourdonnement augmente

Écrire sur le Grand Bordereau n'est plus nécessaire.

le bourdonnement se transforme en bruit de vagues.

Ange (off) : J'ai nagé dans le détroit de La Sonde... J'ai nagé, nagé....

Angèle : Parfois une parole s'échappe.

Ange (off) : Dans le détroit de La Sonde....

Angèle : Au début, j'espérais une guérison, mais il ne s'agissait que d'échos revenus du passé. Souvent, je lissose ses plumes. Malgré l'absence, restent brillantes. Petit à petit, un sentiment de désir a vu le jour. J'imagine la rencontre de nos corps avec la même furie dont les humains étaient capables avant de disparaître. (Mais) je suis un Ange, d'un amour spirituel et fonctionnaire, cela m'oblige. La caresse dans les cheveux est machinale, indispensable. J'ai tourné le dos à la terre et je ne m'intéresse plus à ce cadavre. Je comprends le sens de la beauté par opposition à la laideur. Je regarde mon Ange, ses défauts contrastent avec les qualités de sa figure. Même, si je ne suis qu'un fonctionnaire, une étrange émotion m'étreint.

Ange (off) : Un grand mériou aux yeux d'opalines, un grand mériou....

Angèle : Je ne ressens pas encore le poids de la solitude, je n'ai pas de lassitude, je prends souvent le temps de parler. Je raconte le monde des éternités précédentes, je remonte les pages du Grand Bordereau afin de retrouver ce qui fut noté à propos des galaxies effondrées et des lumières boréales. Je recherche l'origine du grand mériou opalin. Sans jamais rien trouver d'autre qu'une tache d'encre. Une maladresse avant d'écrire avec le crayon.

Ange (off) : ... Aux yeux d'opalines....

Angèle : Je parle, raconte tout, je crois qu'il n'écoute pas, et quand bien même, il ne saurait pas la signification des paroles. J'ai la patience des fonctionnaires, durant plusieurs millénaires, j'ai raconté chaque jour le bal des étoiles naines ou la vision fugitive d'une nébuleuse se dissolvant sous le souffle d'un ouragan. Le soleil s'est

agrandi démesurément jusqu'à avaler tout ce qui l'entourait. Il développe cette singulière couleur rouge précédant la mort d'une étoile.

Ange (off) : Les libellules des brumes....

Angèle : Je l'appelle mon Ange, mais c'est de plus en plus difficile. Du sable en travers de la gorge. Sans m'en apercevoir, je me transforme. Un glissement. Une fois, j'ai oublié la caresse des cheveux, je m'en suis voulu. J'ai ressenti de la honte, ma première honte. Un fonctionnaire ne doit jamais se laisser aller à ses émotions. C'était troublant. Je le regarde, il paraît être de plus en plus loin. Peut-être que je m'éloigne sans le savoir ?

J'ai découvert qu'une forme de distance se crée en demeurant immobile, un étrange effet de la proximité permanente empêchant de distinguer ce qui est sous les yeux. Ce matin, je lui en veux, m'avoir obligé à rester comme compagnon de son mutisme. Seul témoin de son silence. Le silence est la pire des choses.

Ange (off) : Des brumes....

Angèle : Si parfois une de ses paroles rebondit malgré elle, le silence qui suit est pire encore. À sa voix, je sursaute avec l'espoir qui accompagne. Je sursaute, c'est vain. Chacun de ses mots perdus aggrave ma solitude, c'est irritant. Alors je regarde vers l'infini comme on espère un rivage. J'ai pensé retrouver le grand mérou et plonger mon regard dans le sien. Il ne doit plus être nulle part. Un seul grand mérou pour toute l'éternité, un seul détroit de La Sonde, quand ça disparaît, c'est introuvable. Je reste avec mon Ange, je prends sa main, elle est froide. Avec le temps, elle est devenue froide.

Ange (off) : Les choses qui n'existent pas....

Angèle : J'ai de la colère, ça aussi c'est nouveau. Il s'est comporté en lâche, n'a pensé qu'à lui, à n'exister que pour lui. Je le gifle, d'abord une fois, puis à plusieurs reprises, jusqu'à n'avoir plus de force. Ça me fait un bien étrange. Mon ventre palpite, je n'ai pas honte. Apaisé, me semble plus juste. La violence provoque un curieux effet paradoxal, inacceptable et nécessaire. La vie est frottement. Sous cette impulsion, je commence à être vivant. Depuis quelque temps, je crois entendre une mélodie imperceptible. La musique entre les branchages. Ça s'éloigne, s'efface, demeure irréel. Je me refuse à ce que je dois faire.

Ange (off) : N'existent plus....

Angèle : Les enfants dans les piscines, quand l'eau était froide, attendaient avant d'entrer dans le bassin. Ils hésitaient avec une crainte mêlée à l'envie, le corps faisait des soubresauts incontrôlés. Une bacchanale, un plaisir stimulé par le risque des souffrances, une impatience devant la nouveauté, une aventure. Depuis que le soleil a mangé le monde, les enfants n'existent plus.

Des souvenirs égarés au plus profond des limbes. Moi, à ce jour, je suis comme ce souvenir, hésitant ce pas vers l'inconnu, mesurant la patience nécessaire d'attendre encore. Je le devine inévitable, ce départ. Je me rattache à mon ange, parce que la colère est retombée, que l'eau semble froide. Son mutisme est émouvant, son visage sans lumière. Un gisant endormi sur un catafalque et l'univers devient une crypte. Pourtant, je dois faire ce pas vers les eaux mouvantes et les avenir, vers le parfum de la musique entre les branchages. Je dois, je fais... À ma surprise, l'eau n'est pas si froide.

un léger bruit de vagues remplace le bourdonnement.

Au loin, un son régulier m'attire, m'entraîne vers un immense voyage. Je commence mon périple, ne me retourne pas, abandonne mon ange à son errance immobile et éternelle, à sa solitude sans paroles, à ce qui n'est plus nommable. Je vais sans retour, toutefois, une fraîcheur, une goutte s'écoule sur ma joue, roule jusqu'à mes lèvres, alors à cet instant, pour la première fois depuis l'éternité, je découvre le goût salé des larmes.

Angèle quitte la scène - le bruit des vagues s'amplifie

Ange (off) : Grand mérou, yeux d'opaline... Poisson merveilleux nageant... Eaux turquoise, frisant reflets de lumière... Images éphémères, l'encre des profondeurs... La danseuse vroum-vroum, sirène... Poisson chapardeur de mémoire... Celui qui regarde, perd tout... Gagne tout... Le poisson, l'éclat argenté des choses qui n'existent pas, mais demeurent... Ce qui n'existe pas est plus réel que ce qui existe.

Ange rit

Grand mérou aux yeux d'opaline, poisson des eaux turquoise, frisant les reflets de lumière, tam-tam des soupapes, libellule des brumes... La lumière habite les récits des profondeurs, la poésie vroum-vroum navigue sur le temps. Grand mérou aux yeux d'opaline, poisson merveilleux... Profondeurs... Grand mérou... Mots qui n'existent plus... N'existe pas... Vroum... N'existe plus... Vroum-vroum... Vroum-vroum... Vroum-vroum... Libellules des brume...

les murmures d'Ange deviennent le bruit des vagues
.... Vroum-vroum... Vroum-vroum... Vroum-vroum....

noir

CRÉATION

cette lecture-spectacle a été créée le 24 février 2023 au Théâtre du Concert à Neuchâtel
texte et mise en lecture – Yves Robert
jeu – Laurence Iseli et Blaise Froidevaux

ATELIER GRAND CARGO

Cornes-Morel 13, 2300 La Chaux-de-Fonds – Suisse
www.cargo15.ch – collection le monde tel qu'il se raconte – réimpression novembre 2025
impressum Yves Robert – photographie © Yves Robert